

# « Une tornade qui tourne, qui tourne, qui nous emporte »

**Rami Abou Jamous écrit son journal pour *Orient XXI*.** Ce fondateur de GazaPress, un bureau qui fournissait aide et traduction aux journalistes occidentaux, a dû quitter en octobre son appartement de la ville de Gaza avec sa femme et son fils Walid, deux ans et demi, sous la pression de l'armée israélienne. Réfugié depuis à Rafah, Rami et le siens ont dû reprendre la route de leur exil interne, coincés comme tant de familles dans cette enclave miséreuse et surpeuplée. Cet espace lui est dédié depuis le 28 février 2024.



**Rafah, 30 mai 2024. Des Palestiniens fuient avec leurs biens alors que de la fumée s'élève à l'arrière-plan, dans la zone de Tal Al-Sultan.**

Eyad Baba/AFP

**Samedi 1 juin 2024.**

Tout a commencé lundi 24 mai en fin d'après-midi. Les infos commençaient à circuler : les chars étaient arrivés jusqu'à ce qu'on appelle Tal Zorob. C'est presque au milieu de « l'axe de

Philadelphie »<sup>1</sup> et malheureusement, juste à cinq cents mètres de chez moi. Et puis on les a vus. C'étaient des petits chars robotisés, ceux que les Israéliens envoient avant une incursion pour reconnaître le terrain, tester les défenses et voir s'il y a des mines. La panique s'est alors installée. C'était juste avant le coucher de soleil. Les gens ne savaient pas s'ils devaient rester ou partir. Nous, nous avons d'abord décidé de rester. On s'est dit : « *On va passer cette nuit ici, et on verra* ». Les Israéliens disaient que pour Rafah, ils enverraient des tracts ou des messages vocaux pour ordonner d'évacuer telle ou telle zone. Mais ça n'a pas été le cas. Ils nous ont surpris ; ils ont attaqué dans le sud du quartier Tal el-Sultan, où je m'étais réfugié avec ma famille.

On a passé une nuit terrible. Tirs d'artillerie et de chars, bombardements des F-16, et surtout les quadcopters, ces petits drones effrayants, car ils sont comme des fantômes qui peuvent entrer dans ta chambre sans que tu t'en rendes compte. On a commencé à prier en pensant vivre notre dernière nuit dans cette pièce, et malheureusement, c'est exactement ce qui s'est passé. Les Israéliens ont appliqué la même technique qu'à Gaza-ville, où nous avons dû quitter notre appartement au début de la guerre : ils ont ravagé le quartier. C'était comme un tremblement de terre. Il y avait des tirs de partout, le sol et les bâtiments tremblaient. Ils ont bombardé l'Hôpital indonésien, qui est juste à côté de chez nous, puis l'immeuble voisin. Les chars étaient là, et on se demandait si on allait en sortir vivants.



<https://youtu.be/dPAWcymVjuE>

Walid a beaucoup applaudi, comme je lui ai appris à le faire quand les bombes et les obus tombent, pour lui faire croire que c'est un jeu. J'ai commencé à jouer et à blaguer avec lui, à rigoler pour qu'il ne sente pas le danger. J'ai un peu fait le clown, parfois ça marchait, parfois moins, quand les bombes et les obus tombaient tout près. Et que des éclats de vitres et de pierres frappaient la maison, surtout que nous habitons une pièce au rez-de-chaussée.

Je tenais la main de Sabah parce qu'elle aussi, elle avait peur. J'ai commencé à faire des blagues, je parlais d'autre chose. Sans grande réussite, malheureusement. Elle me disait :

“ Arrête, si on ne meurt pas ici sous les bombardements, on va mourir même si on sort avec des drapeaux blancs. Tu sais bien qu'on a déjà vécu ça, on sait comment ça s'est terminé, on a passé la même nuit à Gaza-ville. Et tu te rappelles très bien comment deux de nos voisins ont été tués par des quadcopters armés. ”

À Gaza-ville, nous étions sortis de notre appartement en brandissant des drapeaux blancs, mais sur le chemin nous avons quand même essuyé des tirs, y échappant de justesse.

## **LA PEUR EST CONTAGIEUSE, LE COURAGE AUSSI**

À Rafah, ce fut une nuit vraiment horrible pour tout le monde. Nos voisins de l'immeuble étaient tous descendus au rez-de-chaussée. Les femmes pleuraient, les enfants aussi. J'ai essayé d'écartier un peu Walid et les enfants, pour qu'ils n'entendent pas ces pleurs, parce que la peur est contagieuse, et le courage aussi. Je voulais leur donner un peu plus de courage que de peur. Et j'ai fermé la fenêtre qui donne sur le bas des escaliers, où tous les voisins s'étaient rassemblés.

On attendait le lever du soleil. Et quand la première lueur du jour est apparue, avant même que le soleil se lève, on a entendu des voix et des bruits de pas. Pendant toute la nuit, on n'avait osé sortir ni ouvrir les fenêtres, ni même regarder dehors, parce que ça tirait dans tous les sens, il y avait des snipers partout, des quadcopters partout, des bombardements partout. Alors le matin, vers cinq heures et demi, j'ai ouvert la porte, et j'ai vu un flot de gens qui fuyaient le quartier à pied, avec juste des sacs sur le dos. Nous, nous avons la chance d'avoir une voiture. L'ami avec lequel nous partagions le petit appartement du rez-de-chaussée en avait deux, il nous a laissé celle de sa femme.

On a donc pu emporter pas mal de choses. On savait très bien qu'on allait désormais habiter sous une tente. On a pu prendre les matelas, une

bouteille de gaz, les deux sacs qu'on avait préparés, et quelques ustensiles de cuisine. On a tout mis dans cette petite voiture. Partir en voiture, toutefois, c'était très dangereux, plus dangereux que de partir à pied, parce qu'on constituait une cible pour les chars et les drones. J'ai demandé aux gens qui défilaient devant la maison où se trouvaient les soldats, les chars, les drones, etc. J'ai compris qu'ils étaient plus au sud, alors nous avons dit au revoir à tous les amis du quartier, avec qui nous avons passé près de six mois. Eux aussi se préparaient à partir, mais ils attendaient neuf ou dix heures. Ils ne voulaient pas prendre le risque de partir tôt. Moi j'ai préféré prendre ce risque, et nous sommes montés dans la voiture.



**Rami disant au revoir à ses amis et voisins du quartier, avant de monter dans la voiture et quitter Rafah avec sa famille.**

<https://youtu.be/Fv4-KDAthYY>

## AUTOUR DE NOUS, UN IMMENSE CAMP DE DÉPLACÉS

J'ai fait un trajet en zigzags, en essayant de m'éloigner des routes principales, patrouillées par les chars israéliens. Puis on a dû prendre la route côtière en direction d'Al-Mawassi et de Deir El-Balah. Dans la voiture, la tension était élevée. Je me suis mis à chanter pour Walid sa chanson préférée, qui dit « *Les roues de l'autobus tournent, tournent* ». Il a commencé à chanter avec moi. Et puis les autres enfants se sont joints à nous, et du coup j'ai réussi à leur faire évacuer le stress et la peur. On chantait pour faire comme s'il n'y avait plus de danger, mais mon cœur priait en silence pour que l'on s'en sorte vivants.

Une fois arrivés à Al-Mawassi, on a soufflé. Il n'y avait plus de danger, enfin plus de danger d'incursions terrestres. Les bombardements, eux, ne se sont pas arrêtés. Il y en a eu à Nusseirat, et même à Deir El-Balah, la destination de notre voyage. Nous y sommes arrivés chez un ami à moi, qui avait un terrain où il avait déjà installé sa tente depuis presque deux mois, avec deux de ses tantes. Ce terrain, au bord de la route côtière et à une centaine de mètres de la plage, est entouré par un mur avec un portail, le propriétaire avait l'intention d'y construire un chalet. Autour de nous, c'est un immense camp de déplacés qui commence de l'autre côté du mur, des familles y ayant adossé leurs tentes de fortune.



<https://youtu.be/215Q9Kb5d4Q>

J'ai monté ma tente Décathlon, dont je vous ai déjà parlé, celle que m'a envoyée un ami français. Mais l'ami qui nous accueillait m'a dit : « *C'est trop juste, tu dois t'installer pour de bon, il faut aller chercher une tente plus grande* ». Hassoun, c'est plus qu'un ami, c'est comme un petit frère. Nous étions aussi voisins à Gaza. On a travaillé ensemble pendant les guerres. On a fait 2012, 2014, 2019, 2021. Les journalistes avec qui nous avons collaboré le connaissent bien, lui et sa fameuse Mercedes qu'il conduisait à toute allure, c'était le cascadeur des journalistes... Nous sommes partis ensemble chercher une tente, on a passé des dizaines d'appels, et on a fini par en trouver une, une grande tente d'une seule pièce, assez vaste pour toute la famille. Elle provenait de l'aide humanitaire et elle aurait normalement dû être distribuée gratuitement, mais on l'a payée 3 500 shekels (880 euros).

## **SYSTÈME D**

Puis on est rentrés et on a commencé à travailler. On a débroussaillé, on a nivelé le sol, on a apporté un peu de sable. Tout le monde a aidé, les enfants, Sabah, Hassoun et moi. Puis on a monté la tente et on l'a

aménagée, avec le système D : un trou pour les toilettes, avec un canal et un seau entouré de ciment, une kitchenette, tout cela dans des huttes fabriquées avec du bois et des morceaux de bâche. On a même une douche, un sac muni d'un tuyau, que l'on suspend en hauteur. Le propriétaire d'un chalet voisin nous donne de temps en temps de l'eau assez salée, qui sert pour les besoins quotidiens. J'ai acheté une citerne de 500 litres. On achète l'eau potable à des transporteurs qui passent avec des citernes de mille litres sur des charrettes. Ils font la queue à la station d'épuration qui est à un kilomètre, où l'eau est gratuite, et ils la revendent. C'est un peu cher mais ça nous évite d'attendre une journée entière pour remplir un ou deux jerrycans.

Et voilà, après une nuit blanche et une journée de travail, vers sept heures du soir tout le monde était KO, Les enfants se sont écroulés sur les matelas, se sont endormis profondément. Ce qui est positif, c'est que les enfants étaient préparés à vivre ce changement. J'avais acheté une petite tente à Walid. Il jouait au campeur quand nous étions encore à Rafah. Donc il n'y a pas eu de choc quand on est arrivés, au contraire, il était très content.

Les enfants de Sabah ont eux aussi bien pris les choses. Je leur ai dit : « *Vous allez voir, c'est comme partir en pique-nique, une tente, c'est beaucoup mieux qu'une pièce en dur. Ça va être une belle expérience, vous allez voir le lever et le coucher du soleil sous la tente* ». Ils étaient très contents de dormir sous une tente, et moi j'étais content parce que je ne voulais pas qu'ils sentent qu'on avait changé de mode de vie, et que c'est un peu la misère. Ils avaient vu les camps de



fortune où les gens s'entassaient les uns sur les autres, dans des conditions très difficiles. Mais je leur ai dit : « *Ce n'est pas une tente, c'est notre villa, on va faire un jardin, on a nos propres toilettes, notre propre cuisine, on va faire des barbecues avec du bois, ce sera comme des vacances au bord de la mer* ». Et ça a très bien marché. Jusqu'à présent, ils sont contents.

## **« RANIA ET RAMZY ONT ÉTÉ VISÉS PAR UN CHAR, L'OBUS LES A TUÉS SUR LE COUP »**

Le lendemain, quand on s'est réveillé, notre premier réflexe a été d'appeler des amis qui étaient avec nous à Rafah. On a appris une mauvaise nouvelle. Rania, la fille du propriétaire de l'immeuble où on habitait depuis notre fuite de Gaza-ville, avait été tuée avec son mari Ramzy. Ils habitaient à deux rues de chez nous. Eux aussi voulaient partir, depuis presque une semaine. Quand l'incursion a commencé à Rafah, ils pensaient que les Israéliens allaient annoncer les zones d'évacuation. Ils ont donc attendu, mais quand les soldats se sont encore rapprochés, ils ont décidé de quitter Rafah. Ils ne voulaient pas partir à pied, mais ils n'avaient plus d'argent pour payer un trajet en charrette, entre 500 et 700 shekels (125 et 175 euros). Ils attendaient le remboursement d'une dette, mais leur créancier n'a pas tenu parole.

Quand les chars-robots sont arrivés, nos amis ont envoyé leurs enfants, quatre filles et deux garçons, chez leurs grands-parents. Rania et Ramzy voulaient rester jusqu'au matin suivant pour essayer de récupérer tout ce qui était récupérable avant de quitter leur maison. Ils ont été visés par un char, l'obus les a tués sur le coup. C'était une terrible nouvelle. J'avais

tellement souhaité que cela finisse bien pour tout le monde. Je ne voulais pas apprendre ce genre de catastrophe, comme cela était arrivé trop souvent. Les autres voisins, qui habitaient le même immeuble familial, ont tous pu partir sur des charrettes, ils sont arrivés sains et saufs pas loin d'Al-Mawassi, à un endroit appelé Shakoush, qui signifie le marteau en arabe. Ils ont installé des bâches.

Mais Rania et Ramzy n'étaient pas là. C'était très difficile pour tout le monde. Cette guerre, c'est comme vivre vingt-quatre heures sur vingt-quatre dans une tornade qui tourne et qui tourne. Dans cette tornade, il y a des gens qui sont ballotés en tous sens et qui ont peur. Nous sommes tous dans cette espèce de mixeur. De temps en temps, quelqu'un est éjecté du mixeur parce qu'il est mort. Mais nous, on reste là, dans le mixeur, dans cet appareil qui n'arrête pas de tourner. Il nous mixe dans la misère ou dans la peur, dans l'inquiétude, dans le danger, dans les bombardements, les massacres et les boucheries. Et dans le mixeur nous n'arrivons même pas à exprimer notre tristesse, pour saluer les morts comme ils le méritent.

Je ne sais pas comment bien le dire, mais on ne donne pas leur valeur aux personnes qui ont été tuées. C'est à dire qu'on n'est pas triste comme il faut pour les gens qu'on aimait, parce qu'il y a tellement de massacres autour de nous. Nous n'avons pas perdu la tristesse, mais nous avons perdu la valeur de la tristesse.

## « J'AI LA CHANCE D'AVOIR SABAH POUR ÉPOUSE »

Tous les jours, on apprend qu'on a perdu une personne de plus, que quelqu'un a perdu sa famille, qu'un ami a perdu son fils, sa maison. Les mauvaises nouvelles n'arrêtent pas. Gaza, ce sont des relations familiales et sociales, tout le monde se connaît. J'ai seulement annoncé la mort de Rania à Sabah, je ne voulais pas le dire aux enfants. Ils connaissent leur fils aîné, qui a le même âge que Sajed, le deuxième fils de Sabah. Je ne voulais pas leur dire que les parents de leurs amis étaient partis et qu'ils reposent en paix.

Et voilà, on a commencé notre nouvelle vie. Une vie de réfugiés et de nomades forcés. Ce qui est bien, c'est que les enfants s'adaptent facilement. Nous nous réveillons tôt, nous avons fait notre premier petit-déj' sur un four en argile chauffé au bois. Le goût est différent. Tout le monde était content. L'essentiel, pour moi, c'était que les enfants ne ressentent pas le danger, la peur et la perte des amis. Je ne voulais pas gâcher cette joie qu'ils ont eu d'être sous la tente. C'est une humiliation, mais j'ai pu transformer cette humiliation en quelque chose qui donne du bonheur. Et puis on est au bord de la mer. Quand on aura fini tous les travaux, on ira se baigner tôt le matin.

On a de la chance, d'abord parce qu'on s'en est sortis sains et saufs, même si c'était à la dernière minute. Ensuite parce que même si on est sous la tente, c'est une tente cinq étoiles, alors que tout près de nous beaucoup d'autres déplacés s'entassent dans la promiscuité. Pour Walid, c'est un lieu de joie, comme un parc d'attractions. Et moi, j'ai de la

chance d'avoir Sabah pour épouse. Elle a un caractère très fort, elle s'adapte très vite. Elle a manié la pelle pour aplanir le terrain, elle a aidé à monter la tente dont elle a tout de suite fait une maison où nous nous sentons chez nous. Dès que j'ai acheté le four en argile, elle a cuisiné notre premier déjeuner le matin. Sabah, c'est le pilier de notre famille, mais elle travaille toujours en silence. J'ai une grande chance de l'avoir dans ma vie, elle et ses enfants. J'espère que nous allons tenir le coup jusqu'au bout, que tout ça va finir, et que nous allons bientôt rentrer chez nous.

# « Les Israéliens utilisent une nouvelle arme, celle de la cigarette »

**Rami Abou Jamous écrit son journal pour *Orient XXI*.** Ce fondateur de GazaPress, un bureau qui fournissait aide et traduction aux journalistes occidentaux, a dû quitter son appartement de la ville de Gaza avec sa femme et son fils Walid, deux ans et demi. Il partage maintenant un appartement de deux chambres avec une autre famille. Il raconte son quotidien et celui des Gazaouis de Rafah, coincés dans cette enclave miséreuse et surpeuplée. Cet espace lui est dédié.



**Rafah, le 23 avril 2024. Un homme achète des cigarettes roulées à la main sur l'étal d'un vendeur dans une rue du marché.**

MOHAMMED ABED / AFP

**Samedi 27 avril 2024.**

Je vous ai déjà parlé de l'aide alimentaire qui arrive au compte-goutte, des prix qui peuvent être multipliés par dix ou par vingt. Aujourd'hui par exemple, on trouvait des bananes à Rafah à vingt fois leur prix d'avant la guerre. Mais je ne vous ai pas encore raconté la pénurie de cigarettes.

Cette question n'est pas aussi secondaire qu'elle peut paraître. Comme je ne fume pas, je ne m'y étais pas intéressé jusque-là. La cigarette à l'unité qui coûtait auparavant un ou deux shekels est aujourd'hui à 40 shekels (10 euros), et le paquet à peu près à 1 000 shekels, c'est-à-dire 250 euros.

## **PARTAGER UNE CIGARETTE À QUATRE**

J'ai demandé à un ami qui appartient à la famille Chaher — connue pour importer le tabac depuis l'Égypte — pourquoi les prix ont tellement augmenté. Il m'a dit que depuis le 7 octobre, les Israéliens interdisent l'entrée du tabac sous toutes ses formes. Ici, les hommes fument en général la cigarette, et les femmes plutôt la chicha. Quelques cartouches passent en contrebande, mais c'est tellement peu que les prix sont astronomiques. Pour certaines marques comme le Marlboro, les prix peuvent aller jusqu'à 1 000 dollars la cartouche. Les contrebandiers essaient de convaincre les camions d'aide humanitaire d'en transporter. On m'a dit qu'un chauffeur pouvait se voir proposer plus de 5 000 dollars pour faire passer quelques cartouches, ou parfois un carton — c'est-à-dire 50 cartouches — qui peuvent valoir jusqu'à 100 000 dollars. J'ai dit à mes amis que ça me semblait incroyable. Qui peut acheter à ces prix-là ?

Personne, bien sûr. Alors les gens se débrouillent. Certains vont à la frontière demander des cigarettes aux soldats égyptiens. Sur Facebook, on voit des annonces qui disent : « *On est trois, on cherche un quatrième pour partager une cigarette.* » Ou bien : « *J'ai une moitié de cigarette, je l'échange contre un peu de tabac pour chicha.* » Au début, on croyait que c'était des blagues. Un ami m'a dit :

“ J'ai un peu d'argent, je peux me permettre d'acheter une cigarette par jour à 30 ou 40 shekels. Mais je connais beaucoup de gens qui partagent une cigarette à quatre, c'est devenu très courant. ”

## FUMER DE LA CORÈTE AU LIEU DU TABAC

Les cigarettes étaient déjà chères avant, parce que le Hamas prélevait des taxes, même si pour eux le tabac est interdit par la religion. Quand le prix du paquet avait atteint 20-30 shekels (entre 5 et 7,5 euros), de nombreux fumeurs s'étaient rabattus sur le tabac à rouler qu'on avait surnommé « tabac arabe ». Mais le kilo de tabac est passé à 1 000 shekels (250 euros). Le rouleau de papier à rouler coûtait 1 shekel, il en vaut maintenant 100. Les cigarettes électroniques étaient à 30 shekels, elles sont passées à 500.

Les gens ont trouvé des produits de remplacement. Beaucoup fument les feuilles de corète potagère qu'ils roulent dans du papier. Normalement, cette plante sert à préparer la mouloukhiya, un plat très répandu dans la cuisine de la région. Le kilo de corète est à 10 shekels. D'autres fument

du thé ou du carcadet. Conséquence : le prix du thé, du carcadet et de la corète a augmenté. Un ami fumeur me dit :

Je fumais un paquet par jour, aujourd'hui je fume deux ou trois cigarettes roulées avec un peu de tabac et un mélange de thé et de carcadet que je répartis bien, pour sentir le goût de la nicotine. Mais ça ne suffit pas, je reste très nerveux. Je n'arrête pas de faire des problèmes avec ma femme, avec mes enfants. Je ne supporte plus ce manque, un rien m'énerve.

Il emploie une expression arabe : « *Je ne supporte pas la mouche qui se pose sur ma tête.* » Il me dit que c'est le cas de tous les fumeurs à Gaza, et il y en a beaucoup. Il dit aussi que ce qu'il se passe n'est pas un hasard, que les Israéliens laissent passer pas mal de choses mais pas le tabac, en espérant sans doute augmenter la nervosité des Gazaouis, et ainsi aggraver le chaos sécuritaire : déjà que les gens sont affamés, qu'ils se précipitent pour récupérer les colis des parachutages et qu'ils attaquent les camions d'aide pour attraper un sac de farine...

## **LA GUERRE PSYCHOLOGIQUE ISRAÉLIENNE**

Mon ami poursuit : « *Les disputes à cause des cigarettes sont devenues un problème majeur.* » Un de ses amis s'est disputé avec sa femme parce qu'elle avait lavé sa chemise sans voir qu'il y avait une cigarette dans la poche. Ça s'est terminé par un divorce. Il ajoute : « *Il y a beaucoup d'histoires comme ça. On croit d'abord que les gens plaisantent, mais on se rend compte que c'est vrai.* » Je lui ai répondu que ce serait l'occasion d'arrêter, ce à quoi il a répondu : « *Tu n'es pas fumeur, tu ne peux pas comprendre. Fumer, c'est une façon de se calmer. Quand on est énervé, une petite cigarette et ça passe. Pour réfléchir, une petite cigarette.* » D'autres amis m'ont fait la même réponse : « *Il faut une*



*cigarette pour se calmer, une cigarette pour affronter la misère, une cigarette pour affronter la peur, pour affronter l'angoisse. » Et cela les Israéliens le savent bien.*

Les Israéliens utilisent une nouvelle arme, l'arme de la cigarette. Le manque de cigarettes fait partie de la guerre psychologique israélienne, avec les rumeurs constantes d'assaut contre Rafah et d'une future occupation de toute la bande de Gaza. Comme je le dis souvent, quand on vit dans cette région du monde, il faut croire à la théorie du complot. Le tabac, c'est mauvais pour la santé, excellent pour la guerre des Israéliens.

# « Le comportement des enfants de Gaza a beaucoup changé »

**Rami Abou Jamous écrit son journal pour *Orient XXI*.** Ce fondateur de GazaPress, un bureau qui fournissait aide et traduction aux journalistes occidentaux, a dû quitter en octobre son appartement de la ville de Gaza avec sa femme et son fils Walid, deux ans et demi, sous la pression de l'armée israélienne. Réfugié depuis à Rafah, Rami voit désormais cette ville se vider à son tour et les déplacés reprendre la route de leur exil interne, coincés dans cette enclave misérable et surpeuplée. Cet espace lui est dédié depuis le 28 février 2024.



**Rafah, le 12 février 2024. Une petite fille palestinienne porte un chat en marchant au milieu des décombres des bâtiments endommagés par les bombardements israéliens.**

SAID KHATIB / AFP

**Dimanche 26 mai 2024.**

Hier, j'ai vu mon petit Walid courir après les chats, cherchant à les frapper avec un bâton. Je me suis aperçu que son caractère changeait. Sabah, ma femme, m'a montré les vidéos qu'on prenait de lui au début de la guerre, où il caressait les chats et leur faisait des bisous. Avant, il était proche des animaux.

Sa voix non plus n'est plus la même. Avant, il parlait très doucement. Aujourd'hui, il s'exprime souvent en parlant très fort, même pour dire des choses banales. Est-ce à cause de ces presque huit mois de guerre que la violence monte en lui ? Je le crois. J'ai constaté la même chose chez les enfants de mes amis. Et je pense que ce changement va rester au moins un bon moment. Je croyais pouvoir protéger mon fils en lui faisant croire que tout ce qu'il se passe est une sorte de cirque. Quand les Israéliens bombardent, on applaudit ensemble, comme si c'était un jeu, et comme si les applaudissements éloignaient le danger. Mais nous ne vivons pas seul, et Walid voit bien que les autres ont peur, qu'ils sursautent, qu'ils crient et qu'ils rentrent chez eux en courant. Il comprend que le danger est toujours là.

## **« LA SOCIÉTÉ VA LONGTEMPS PÂTIR DES CONSÉQUENCES DE CETTE GUERRE »**

Je réfléchis à ces changements qui ne sont pas anodins. La guerre touche profondément la société palestinienne, et on en verra les conséquences à long terme. Le comportement des enfants de Gaza a beaucoup changé. Il ne faut pas fermer les yeux, il faut voir les choses telles qu'elles sont. Ce sont d'abord et en majorité des adolescents de douze-quinze ans qui ont commencé à attaquer les camions d'aide alimentaire, avant que ces attaques soient organisées par des grandes familles de la bande de Gaza.

Ces jeunes attaquaient l'aide car eux et leurs familles avaient faim, mais c'était aussi pour eux une sorte de jeu. Mais je crains qu'ils ne continuent de penser à l'avenir que tous les moyens sont permis pour rapporter à manger, et que dans ce cas il est naturel de voler. Ces enfants abandonnés risquent de fournir des recrues de choix pour les factions armées. Les traumatismes et les mémoires se transmettent d'une génération à l'autre. Nous n'avons pas vécu la Nakba, mais nos parents nous en ont transmis le traumatisme. Les enfants d'aujourd'hui transmettront à leurs enfants l'angoisse et la violence qu'ils sont en train de vivre.

Cela contribuera à la division de notre société. On va avoir beaucoup de problèmes après la guerre... outre les problèmes psychologiques et les symptômes post-traumatiques, la société elle-même va en pâtir à long terme. Quand je vois que des familles entières ont été rayées de l'état civil, que le nombre de morts s'élève sans doute à plus de 40 000 en comptant les disparus, je me demande combien d'orphelins vont se trouver livrés à eux-mêmes. Et comment va-t-on régler les questions d'héritages ? Qui va hériter de qui ? En outre, le stress de la guerre cause de nombreux divorces. On en a eu un aperçu lors de la guerre de 2014. Déjà avec 2 100 morts, on avait eu une foule de procès devant les tribunaux. Les familles et les belles-familles se déchiraient pour des questions d'héritage et d'argent. Mais là, l'ampleur des problèmes sera sans commune mesure.

## « LA GUERRE OBLIGE LES FEMMES À TRAVAILLER »

Un autre grand changement est en train de se produire, et qui concerne les femmes, et que je constate là aussi dans ma propre famille. Je vois comment Sabah a changé. Toutes les femmes changent. Nous sommes une société conservatrice. Dans cette société, la femme est considérée comme placée sous la protection des hommes, de son père, de son mari, de ses fils. Mais le rôle de la femme évolue.

Au début de la guerre, je me rappelle très bien que les femmes avaient honte de faire la queue pour aller aux toilettes, ou même pour acheter du pain. Aujourd'hui, ça devient presque normal. Elles font la queue pour l'eau, pour le pain, pour recevoir de l'aide alimentaire. Les femmes et même les jeunes filles sont sur les marchés : elles vendent, achètent. Dans la rue on voit des femmes et des jeunes filles qui vendent le pain qu'elles ont cuit. Cela n'existait pas avant. Je crois qu'après la guerre, les femmes vont jouer un rôle beaucoup plus important. Pas parce que l'état d'esprit a changé ; c'est la guerre qui oblige les femmes à travailler. C'est la guerre qui produit cette mixité. Je me souviens très bien de l'attitude de Sabah quand des amis – des hommes - venaient à la maison. Par timidité, elle préférait ne pas rester avec nous. Elle voulait que je l'accompagne au marché, elle ne voulait pas sortir, elle préférait toujours qu'on soit seuls, entre nous.

Maintenant, elle préfère sortir de la maison, s'asseoir sur une chaise en plein air, boire un café dehors, regarder les gens. Elle ne parle plus de la même façon. Avant, quand elle parlait aux enfants, c'est à peine si j'entendais le son de sa voix. Elle ne criait pratiquement jamais.

Aujourd'hui, cela lui arrive souvent. Peut-être est-ce une façon d'exprimer sa peur à voix haute. J'ai remarqué cette évolution des caractères chez toutes les femmes de la société gazaouie, à des degrés différents. Ma famille et moi, je l'ai déjà dit, nous vivons un peu dans un cinq étoiles par rapport à la grande majorité des déplacés : nous avons une place à nous dans un appartement. Jusqu'à présent, nous n'avons pas vécu sous une tente, dans un camp de fortune. Mais les changements sont plus visibles pour les femmes qui sont dans cette situation.

## « LE RÔLE DU PÈRE N'EST PLUS LE MÊME »

Les hommes aussi ont changé. Tout ce qu'ils interdisaient à leur femme, à leurs filles, à leurs sœurs, ils le permettent à présent, toujours parce que la guerre les y oblige. Dans les camps, les femmes et les hommes se partagent le travail de survie, et souvent ce sont les femmes qui font tout, ou presque. Elles font la queue pour la nourriture, elles préparent les repas en public à côté des tentes, exposées à tous les regards, alors qu'avant c'était quelque chose qui ne se faisait pas, cela tenait du sacré. Les femmes ne devaient pas voir les hommes, et les hommes ne devaient pas regarder les femmes. Aujourd'hui, c'est devenu normal, ça ne choque plus. Tout cela en près de huit mois de guerre. C'est trop rapide.

Je me suis d'ailleurs posé la question : est-ce que j'ai changé, moi aussi ? On voit les autres, mais est-ce qu'on se voit soi-même ? J'ai demandé à Sabah. Elle m'a répondu : « *Non, tu n'as pas changé.* » Peut-être qu'elle me dit ça pour me ménager, peut-être qu'en fait j'ai évolué, vers le pire ou le meilleur, et qu'un jour elle me dira : « *Pendant la guerre, il s'est passé telle ou telle chose qui t'a changé.* » En tout cas, je pense que le rôle du père n'est plus le même. Avant, c'était lui qui

protégeait sa famille, qui la nourrissait. Maintenant c'est l'enfant qui attaque les camions, c'est l'enfant qui va chercher à manger. Je crois donc que même la relation père-enfant va changer aussi, parce que le père aura perdu son rôle de protecteur. Et c'est pour ça que je crois que cette guerre va beaucoup transformer notre société, malgré nous.